

## **Pourquoi le travail est un formidable outil de remobilisation ?**

L'objectif de Convergence, en prenant en compte bien entendu Premières Heures en Chantier, est de ne pas voir l'emploi comme une finalité, mais plutôt le travail comme un levier de remobilisation plus large pour les femmes et les hommes qui sont à la rue ou qui ont connu un parcours de rue.

La question de la place du travail dans notre société n'est pas nouvelle, elle traverse l'histoire de l'humanité depuis l'Antiquité. De malédiction contraire à la dignité humaine, réservée aux esclaves selon ce que Platon lui-même décrit dans la République, à « la plus importante machine à produire de l'identité sociale », tel que l'écrivait le sociologue Renaud Sainsaulieu, la place du travail a considérablement changé au fur et à mesure de l'évolution de notre société.

Le travail aujourd'hui ne permet pas uniquement à l'homme de se réaliser soi-même, il possède une fonction plus vaste encore. Il crée une société en rapprochant les hommes. Associé à l'œuvre et à l'action, il constitue ainsi ce que Hannah Arendt appelait en 1958, la condition de l'homme moderne.

Le travail est donc, tout à la fois, contrainte et liberté, acte productif et lien social, construction de soi et dépendance des autres.

C'est pourquoi, avec Premières Heures en Chantier et Convergence, il s'agit d'abord de permettre à des femmes et à des hommes qui vivent dans l'exclusion de participer à une œuvre collective à travers une activité professionnelle, et ainsi de retrouver le moyen d'exprimer leur dignité. John Ruskin, écrivain américain du 19<sup>e</sup> siècle disait : « la suprême reconnaissance du travail n'est pas ce qu'il vous permet de gagner mais ce qu'il vous permet de devenir. »

Quand nous développons Premières Heures en Chantier et Convergence, nous portons donc une réflexion sur le travail, en prenant en compte que ce dernier n'est pas réductible au salariat qui n'est en réalité que le cadre social de sa gestion dans la société capitaliste. C'est bien le travail comme participation à l'œuvre collective d'émancipation et de libération qui nous intéresse et qui permet à des femmes et des hommes vivant l'expérience de la grande exclusion de reprendre place dans une société qui s'ouvre à nouveau à eux.

\*\*\*

Être à la rue, c'est devoir survivre au quotidien avec la violence, la rage, le ressentiment. Lorsque l'on voit ces femmes et ces hommes, il est très difficile

d'imaginer l'intolérable souffrance de beaucoup. Ce n'est plus simplement une question de nourriture ou de confort que procure un logement. L'essentiel de la souffrance c'est d'être rejeté, d'être mis à l'écart. La rue, ça détruit tout, à commencer par l'estime de soi.

Ne plus avoir d'intimité, être toujours sous le regard des passants, ce regard qui juge et qui transperce, quand il ne fait pas semblant d'ignorer. Vivre seul et devoir trouver chaque jour de quoi manger et l'endroit où on va pouvoir passer la nuit. Dormir caché sous un porche d'immeuble ou devant l'entrée couverte d'une banque, à la merci des violences ou des railleries éventuelles. Dormir parfois, quand il fait trop froid, quand on ne peut pas faire autrement, dans un dortoir collectif, avec les mauvaises odeurs de compagnons de galère qu'on ne choisit pas vraiment, souvent difficiles, ceux qui vous injurient, qui vous frappent parfois.

Attendre avec impatience le début du mois pour percevoir son allocation. S'apercevoir que quelques jours plus tard il faudra mendier pour pouvoir survivre, pour acheter de quoi manger, de quoi picoler parfois, ou pour se procurer cette drogue qui nous permettra de nous évader mais qui nous enfoncera un peu plus.

On finit par être un objet. On subit. On est humilié surtout.

« *La rue c'est pire que tout. La rue c'est la haine. La rue c'est la mort* » nous disait Sandy, un gars qu'on accompagne sur Premières Heures à Lille.

La mort. La mort plus ou moins lente et réelle, physique ou social. « *L'enfer, c'est soi-même coupé des autres* » disait l'Abbé Pierre.

Et puis il y a ceux qui les blessent à l'âme : ces policiers qui d'emblée les tutoient, les méprisent, les menacent parfois ; cette administration si complexe qui leur demande à chaque fois de remplir des dossiers qui n'aboutissent jamais, nous tous les « braves gens », les « gens bien » qui les excluons.

Eux n'auront souvent connu à force de misère et d'ignorance que la vulnérabilité aux pulsions de l'instant. A la patience du lent mûrissement, ils auront préféré les raccourcis, l'extase immédiate de la drogue ; au travail quotidien, un vol dans une supérette...

Leur seule bonne volonté ne résiste pas longtemps aux embûches du quotidien, à la difficulté de la réinsertion. C'est pourquoi il y a toujours cette angoisse du lendemain. Cette angoisse qu'on cache comme une faiblesse en voulant faire croire qu'on est sûr de soi : c'est l'agressivité, la provocation verbale face à ceux qui vous tendent la main, la tentation de l'assistantat quand on trouve une personne qui s'intéresse à vous... Mais très vite la réalité les rattrape. Celle d'un monde sans pardon qui ne fait pas de cadeau ; celle surtout de leur fragilité.

Et puis il ne suffit pas de trouver un logement et un travail pour durer. Il faut encore des raisons de vivre. Et des raisons de vivre, il n'y en a pas d'autre que des visages. « *Le visage du prochain me signifie une responsabilité irrécusable* » disait le philosophe Emmanuel Levinas. Accède à la maturité celui qui ne se préoccupe plus seulement de son propre plaisir et de l'image qu'il donne de lui-même, mais s'éprouve comme responsable de l'autre, de son bonheur, et reconnaît que sa parole est à écouter. L'intolérable de la rue, c'est de se sentir inutile, de ne pas se sentir responsable de l'autre parce qu'on n'a pas le droit d'accéder à son visage.

\*\*\*

En vous évoquant cette vie de la rue, sans doute que viennent dans vos esprits des images de toutes ces femmes et de tous ces hommes, peut être pensez-vous à cet homme très pauvre, parce qu'il est malade, repoussant. Un mendiant rejeté. Peut-être même entendez-vous les paroles des « braves gens » qui le croisent : « S'il en est là, c'est bien fait pour lui, il l'a bien mérité, il n'a qu'à travailler ».

Avec Premières Heures en Chantier et Convergence, nous refusons d'entrer dans cette manière de poser le problème.

Cet homme n'est pas responsable de son malheur. Au contraire, ce que nous voulons montrer à tous, c'est ce que peut devenir un homme, aussi misérable soit-il, quand on l'atteint au plus profond, quand on lui donne le goût et les raisons de vivre.

L'essentiel ne dépend pas de nous. Il dépend du combat intérieur de cet homme. Croire que c'est possible. Accepter d'aller dans ce chantier d'insertion qu'on lui propose. Tâtonner, repartir, revenir, et peu à peu le monde vient à lui. Alors l'homme se relève. Il revient vers les autres car le travail, cet acte productif qu'on réalise en groupe, avec des collègues, avec des visages qui accèdent à lui et qui se laissent accéder par lui, réinsère dans le tissu social celui qui avait été jusque-là marginalisé, afin qu'il puisse à son tour se sentir responsable des autres.

Accepter la main tendue, suivre le chemin proposé et croire que c'est possible. Même dans un monde où l'espoir semble vain. Accepter de croire que ce chemin même étroit au milieu de la souffrance, peut mener à la réinsertion.

A travers le travail en chantier d'insertion, nous permettons ainsi à ces femmes et à ces hommes de rencontrer le visage de l'autre, du collègue de travail, de sortir de la relation de dépendance aux travailleurs sociaux, pour rentrer dans

l'action à travers la participation à une œuvre collective. Et c'est un formidable levier de mobilisation qui permet d'envisager réellement la sortie de la rue.

\*\*\*

Mais tout cela n'est possible que parce qu'il y a d'autres femmes et hommes qui, un jour, pour une raison qu'eux seuls connaissent, ont fait un choix. Le choix de refuser qu'il y ait des gens qui soient exclus de la société. Le choix en somme le plus fondamental. Le choix de la vie. Parce que là où le pauvre commence à se libérer, là où les femmes et les hommes de toutes conditions peuvent s'asseoir autour d'une table commune, sans exclusion, là se trouve la vie.

« *Le malheur des autres est rentré dans ma chair et dans mon âme* » disait la philosophe Simone Weil, et alors, après avoir ressenti une telle empathie pour ceux qui souffraient, elle ne pouvait plus ne pas souffrir à son tour. Peut-être y a-t-il quelque chose de similaire chez ces femmes et ces hommes qui ont fait le choix à contrecourant de notre société de devenir travailleurs sociaux.

Ce que nous défendons avec Premières Heures en Chantier et Convergence, c'est un monde où il n'y a pas d'exclus. Au contraire, il y a une complicité avec ceux que la société a rejetés. Et pour réussir cela, par-dessus tout, au risque de prononcer une parole proscrite dans le monde d'aujourd'hui, je crois qu'on peut dire qu'il n'y a rien d'autre que l'amour.

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas juste de la gentillesse, du sourire, ou de dire « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil » ou encore « il suffit d'aimer ».

Non. L'essentiel est de changer les cœurs, de rendre à un homme le goût de vivre, de l'aider à se remettre debout.

Parce que l'amour, le vrai, consiste à se faire le proche de l'autre. Et alors, l'autre n'est plus une abstraction, il est celui dont je me suis fait proche.

Jean-Paul Sartre écrivait dans *L'Être et le Néant* : « *Aimer c'est vouloir être aimé* ». Celui qui aime cherche dans l'être aimé celui qui va le justifier d'exister. Être celui qui va donner une raison d'être à sa présence.

Ce n'est pas le devoir moral qui nous pousse à prendre soin de l'autre, ni même une haute idée de l'homme, mais une émotion forte qui nous a fait sortir de nous pour nous porter en avant de l'autre mal en point.

Cet amour nourrit alors celui qui le reçoit autant que celui qui le transmet. Il nous fait passer de la mort à la vie et redonne espoir.

La réussite de Premières Heures en Chantier et de Convergence, j'en suis convaincu, passe par cette rencontre de l'autre. La rencontre de travailleurs

sociaux qui ont fait le choix de rentrer dans ce monde des pauvres, des malades, des fous, des exclus, des voyous. Une rencontre sincère, vraie, qui noue une relation. Et pour cela, il y a besoin de temps, de souplesse et d'individualisation.

On ne peut pas parler de Convergence sans défendre le travail des travailleurs sociaux. Sans crier, partout où nous le pouvons, qu'il est temps que les pouvoirs publics cessent d'être dans la volonté de « rentabiliser » le travail social en multipliant les évaluations qui cherchent à résumer des parcours de vie et des rencontres à grand renfort de tableurs Excel toujours plus nombreux et avec toujours plus de cases.

Il nous faut défendre coûte que coûte le fait qu'il est absurde de vouloir faire rentrer des personnes dans des cases, dans des critères administratifs, des catégories prédéfinies.

Il nous faut refuser d'entendre parler de « situations » mais bien de parler de femmes et d'hommes dans toute leur singularité qui les rend unique.

Il nous faut refuser de vouloir compter le « nombre de freins ». De freins, il n'y en a qu'un. C'est le frein d'une société qui structurellement provoque la mort sociale et la mort physique d'une partie de ses membres. Ce ne sont pas les humiliés et les rejetés qui doivent lever des freins et faire des efforts pour participer à la société. Des efforts, ils en font bien plus que nous tous pour survivre dans ce monde qui refuse de les regarder. C'est à nous tout de nous laisser interpeler, de nous tourner vers eux pour les considérer comme ceux qu'ils sont : des frères et de sœurs en humanité.

Alors tournons notre regard vers eux, ouvrons-nous à eux pour les laisser entrer dans notre société, en les considérant dans leur dignité d'être humain et non pas comme des dossiers sur lesquels pèsent des critères administratifs de « sorties positives ». Comment pouvons-nous continuer à tolérer une logique qui fait qu'il vaut mieux, aux yeux des financeurs, pour un chantier d'insertion que la personne décède ou aille en prison, plutôt qu'elle sorte sans emploi ou sans formation ?

Les travailleurs sociaux doivent pouvoir tisser des liens sans enfermer les personnes dans une forme de dépendance, sans être soumis à la pression de critères de réussites qui finissent par mettre en souffrance autant les personnes accompagnées que celles qui les accompagnent.

Parce que la plus belle des réussites, peut-être même la seule qui compte, c'est de permettre la rencontre. C'est cette rencontre de l'autre qui libère de la mort sociale et qui ouvre un chemin de vie.

Et le travail est un formidable outil de rencontre. C'est cela que permet Convergence.

Pour conclure, permettez-moi ces quelques lignes de Dostoïevski dans Crime et Châtiment :

*Tous seront jugés par Lui, les bons et les méchants, et nous entendrons son Verbe : « Approchez, dira-t-Il, approchez, vous aussi les ivrognes, approchez, les faibles créatures éhontées ! » (...) Et alors vers Lui se tourneront les sages et se tourneront les intelligents et ils s'écrieront : « Seigneur ! Pourquoi reçois-tu ceux-là ? » et Lui dira : « Je les reçois, ô sages, je les reçois, ô vous intelligents, parce qu'aucun d'eux ne s'est jamais cru digne de cette faveur. »*

Merci à Convergence Lyon, merci à vous toutes et tous pour tout ce que vous faites pour ceux qui ne se croient plus digne. Merci de faire vivre l'espérance !